

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

DISCOURS

PRONONCÉS DANS LA SÉANCE PUBLIQUE

TENUE PAR

L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA RÉCEPTION DE

M. RENÉ DOUMIC

Le 7 avril 1910



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

—
M D CCCC X

INSTITUT.

1910 — 4.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165456



Heliog. Dujardin

GASTON BOISSIER

1823 - 1908

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE FRANÇAISE

M. René DOUMIC, ayant été élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Gaston BOISSIER, y est venu prendre séance le jeudi 7 avril et a prononcé le discours suivant :

MESSIEURS,

Vous m'avez fait, en m'admettant parmi vous, le plus grand honneur auquel puisse aspirer un homme de lettres. Ainsi vous avez rempli mon ambition tout entière. Cet honneur, je peux bien avouer que je l'ai toujours souhaité, puisque je n'en ai jamais sollicité d'autre. Quelle joie je m'en promettais, quand j'espérais qu'elle serait non pas pour moi seul, mais aussi — mais surtout — pour l'exquise compagne, si courageuse et si douce, dont l'affection bonne conseillère m'a soutenu, aidé, guidé, pendant

le long effort, et qui n'est plus là pour jouir de la récompense ! Pardonnez-moi ! je vous parle déjà comme à des amis...

Celui dont vous m'avez appelé à recueillir la succession n'avait pas été seulement pour moi ce qu'il était pour tous les lettrés : le savant écrivain dans les livres de qui on profite et on se plaît. J'ai trouvé en lui, dans toute la force et la beauté du terme, un maître. A l'âge où l'esprit encore hésitant est en quête d'une méthode, j'ai suivi ses leçons : l'impression en fut si vive que le souvenir m'en est toujours resté comme un modèle. Ce maître était devenu mon ami. Il fut mon témoin, le jour de mon mariage. Pendant trente ans, il n'a cessé de s'intéresser à tout ce qui me touchait. Il a fait mieux que de m'encourager : il m'a signalé mes défauts avec une bienveillante rudesse. C'est cela qui est inappréciable. Nos ennemis nous dénigrent, à moins qu'ils ne nous flattent ; combien nous aiment assez pour nous avertir et nous gourmander ? Je dois beaucoup à Gaston Boissier ; je vous remercie de m'avoir donné le moyen d'en témoigner publiquement. En m'entretenant de lui avec vous, je n'aurai qu'à laisser parler mon admiration — et ma reconnaissance.

Quand on se trouvait pour la première fois en présence de Gaston Boissier, comme j'ai pu le faire aux environs de 1880, ce qui frappait en lui c'était l'air d'allégresse robuste, le rayonnement de santé et de belle humeur, le mélange de gravité et de gaieté, traduisant si bien l'heureux équilibre entre toutes les facultés de l'être ! De bonne taille et solidement bâti, non point du tout voûté comme l'est parfois l'homme d'étude, mais au contraire

le buste un peu en avant, la tête légèrement rejetée en arrière, le regard perçant et malicieux asséné bien droit, il donnait une impression d'assurance, de confiance en soi et d'affabilité ironique à l'égard des autres. Même au repos, un sourire errait sur ses lèvres, des lèvres minces, plissées, arquées et qui ne semblaient jamais tout à fait silencieuses. Ce sourire dont s'éclairait tout le visage était celui du spectateur qui, en bonne place, assiste à la comédie de la vie et y prend un plaisir extrême. L'accueil était si simple, si franc, vous mettant tout de suite à l'aise et presque en familiarité ! La conversation s'engageait vive, animée, car il en faisait tous les frais. On était conquis par l'accent de cette voix qui sonnait joyeusement, évoquant les souvenirs, égayant de mots et d'anecdotes le fonds de vastes connaissances, d'aperçus ingénieux et d'utiles conseils. On éprouvait la sensation d'y voir plus clair, d'avoir plus chaud : on eût dit un bain de lumière. L'homme s'était livré tout entier dans cette première rencontre : c'était un homme qui n'avait rien de secret. Et on s'en allait réjoui de le savoir si ressemblant à son œuvre. Telle est aussi bien l'idée autour de laquelle doit s'ordonner un portrait de votre grand confrère : celle de l'énergie bienfaisante, de la vigueur aisée, et de la joie supérieure qui résulte du juste emploi de toute l'activité, du libre jeu de toutes les forces.

Il naquit à Nîmes le 15 août 1823, d'une famille de vieille bourgeoisie, où de père en fils on était notaire, — et il nous semble que ce fut très bien ainsi. Méridional, il l'était par l'exubérance, par le besoin de vie extérieure, par le goût pour la parole. J'ajoute que nul n'ignora plus

que lui la forfanterie, la hâblerie, l'amour du clinquant et une certaine crainte de l'effort et un certain appétit de jouissance qui seraient aussi des choses du Midi, s'il fallait en croire les gens du Nord. Davantage encore je retrouve en lui du bourgeois. Il en avait toutes les qualités essentielles : le bon sens qui faisait de lui l'ennemi juré du paradoxe et qui le mettait en défiance contre les théories nuageuses, les vagues rêveries, les aspirations troubles; l'esprit narquois qui lui faisait tout de suite apercevoir le côté faible et prêtant à la raillerie; un goût de l'ordre qu'il portait aussi bien dans les habitudes de sa vie et dans celles de sa pensée; un instinct de l'administration régulière et de la belle économie, qui le rendait ménager de ses forces et habile ordonnateur de son talent; une humeur tempérée qui l'écartait de tout ce qui est excessif, exagéré, violent, insolent; une disposition à croire que, sinon la vérité, du moins la sagesse est dans un juste milieu, loin des extrêmes; une application au travail qui ne comptait jamais avec la fatigue et n'admettait jamais de défaillance; enfin un souci moral qui, pour n'être ni pédantesque, ni chagrin, témoignait pourtant d'un continuel sentiment de la dignité. C'est un grand bien et c'est une force de pouvoir suivre dans le passé la série de ceux qui nous ont précédés : on est moins exposé à faiblir quand on a conscience de porter en soi le dépôt de traditions qui vous a été confié par une lignée de braves gens. Issu d'une famille qui avait tenu un rang, Gaston Boissier pourra plus tard s'élever aux premiers postes, sans y faire jamais figure de parvenu. Il paraît que des revers de fortune avaient introduit la gêne dans

l'intérieur où s'encadra sa jeunesse : il en garda un culte pour la simplicité, un art de jouir de la vie modeste. Bourgeois il le fut et voulut l'être. Il cultiva en lui sa bourgeoisie originaire. Et comme il avait l'extérieur d'un bourgeois de Louis-Philippe, on pourrait assez bien le définir : un bourgeois de ce temps-là qui aurait prolongé sous la troisième République un tour d'esprit et des habitudes contractées à l'époque de sa jeunesse sous le roi citoyen.

La vie bourgeoise est éminemment une vie où il ne se passe rien, je veux dire rien d'exceptionnel, rien de romanesque, rien d'absurde, rien qui soit de nature à amuser les badauds, rien de ce que les imbéciles qualifient d'intéressant. Ne cherchez ici ni jeunesse d'enfant célèbre, ni débuts à fracas, ni entrée conquérante dans la notoriété. Non, mais de bonnes études commencées en province, continuées à Paris, achevées par un séjour à l'École normale, d'où le jeune Boissier sort premier, comme tout le monde. C'est la formation universitaire. Nous savons très bien en quoi elle consiste et à quoi elle aboutit : elle façonne, par la discipline de l'antiquité, des lettrés qui, rendus sensibles au mérite de composition et à la valeur d'art des œuvres classiques, en deviennent pour leur compte capables d'ordonner leurs idées avec méthode et de les traduire dans un langage irréprochable. On a beaucoup médité de cette sorte de culture, certes ! et on continue, et on continuera ; seulement on n'arrive pas à en inventer une autre. C'est celle que Boissier avait reçue de ses aînés et qu'il allait transmettre à ses cadets.

Le bon élève était devenu un bon professeur. Rien encore qui semblât le distinguer et le tirer hors de pair. Après une année passée à Angoulême, il revient enseigner à Nîmes sa ville natale. Mais ici il faut nous arrêter, car je crois bien que nous touchons à l'instant où va se dessiner sa personnalité. Le futur écrivain va choisir et déterminer le genre qui sera le sien. Ce fut à la suite d'une découverte qu'il fit, comme vous allez le voir, justement à Nîmes. Et c'est pourquoi j'insiste sur ce séjour, qui d'ailleurs ne dura pas moins de neuf années. Neuf années de province et pendant lesquelles le jeune professeur se contente de préparer ses thèses de doctorat, condition indispensable d'un juste avancement !... Ce Boissier, que vous avez connu si pétulant, ne se pressait pas. Mais pourquoi se fût-il pressé ? Je crois fermement à un instinct qui nous avertit en secret du nombre de jours qui nous est compté ; de là cette hâte fébrile si dramatique chez ceux qui ont reçu l'arrêt et savent que l'instant qui vient ne sera pas pour eux. Boissier avait devant lui la journée tout entière : il n'éprouvait pas le besoin de brûler les étapes. Il nous répétait souvent : « J'ai perdu dix années de ma vie à Nîmes à jouer du piano. » Perdre du temps... Boissier... cela ne lui ressemblait guère. Aussi ne le disait-il que par boutade, et on l'entendait bien. Ces années furent peut-être les moins laborieuses, elles ne furent pas les moins utilement employées de sa carrière. Jusque-là, il n'avait guère eu le temps, cet élève appliqué, de lever le nez de ses livres. Il profita de ses premiers loisirs ; il regarda autour de lui : ce qu'il aperçut le ravit. C'était la lutte des intérêts, le conflit des vanités, le heurt des carac-

tères, le jeu des intrigues partout les mêmes, que ce soit dans une ville de province ou dans une capitale. Comme cela dépassait en attrait les récits qu'on lit dans les livres, ou plutôt comme cela les éclairait et les rendait plus amusants ! Dès lors, il commença de se mêler à la société, au monde ; parce qu'il y plaisait, il s'y plut. Il s'y ménagea le coin de l'observateur, du moins morose des observateurs et du moins taciturne. Et telle est la découverte qu'il avait faite à Nîmes : c'est qu'une seule chose est intéressante, le spectacle de la vie.

Tenez bien compte de cette découverte : vous avez la clef de toute l'œuvre de Boissier. Car nous sommes des gens curieux ; et puisqu'il s'est fait l'historien de la société romaine, nous voulons savoir comment il y a été amené. On a prétendu que ce fut un cas de prédestination, la Providence l'ayant par décret nominatif fait naître à Nîmes et non pas ailleurs. Nîmes est peut-être la ville la plus romaine que nous ayons en France. A passer chaque jour devant la Maison Carrée ou le long des Arènes, que pouvait faire un enfant à l'imagination éveillée, sinon de rêver aux temps lointains dont ces vieux monuments prolongent parmi nous le souvenir ? Comme l'a dit spirituellement M. Georges Perrot, ses courses d'écolier étaient déjà des promenades archéologiques... L'explication est trop jolie pour que je la repousse : je remarque seulement que les petits Nîmois ne sont pas tous devenus archéologues et que beaucoup d'archéologues n'étaient pas de Nîmes. Mais quoi ! Par obligation professionnelle Boissier relit chaque jour Cicéron et Virgile, Sénèque et Lucain. Passionné comme il l'est des spectacles de la vie,

c'est sur eux qu'il interrogera ces écrivains. Il leur demandera compte de la société où ils ont vécu. Comment s'y comportaient les intérêts et les vanités, et les férocités de la haine et les férocités de l'amour? Quel air y avait le visage humain? Et voilà trouvée la méthode qui sera désormais celle de Boissier : à travers les livres atteindre jusqu'à la société, par derrière la littérature apercevoir la vie.

Si je vous parlais dès maintenant des ouvrages les plus fameux où Boissier applique cette méthode, ce n'est pas seulement la chronologie que j'offenserais : il me manquerait, pour les expliquer, un élément capital. En effet, c'était la matière de son enseignement que Boissier façonnait en articles de Revue d'abord, en volumes ensuite, quitte à tirer plus tard d'un volume déjà publié le sujet d'un nouveau cours. Il y avait ainsi dans cette œuvre toujours en mouvement et en travail de perfectionnement une incessante circulation d'idées. Pas un de ces écrits qui n'ait été d'abord parlé. Ces livres sont ceux d'un professeur qui, en devenant écrivain, ne cesse pas d'être professeur. Ils nous apportent l'écho de sa parole. C'en est le mérite, c'en est l'attrait, et c'en est l'originalité.

Disons donc quelques mots de cet enseignement qui se continua pendant bien plus d'un demi-siècle devant des auditoires toujours renouvelés et toujours charmés. Boissier fut d'abord professeur de lycée et le resta longtemps. Une opinion, fort répandue parmi de jeunes universitaires — qui n'écriront jamais ni *Cicéron et ses amis*, ni *la Fin du paganisme*, ni quoi que ce soit qui valût la peine d'être écrit, — veut que faire la classe soit une

besogne rebutante et inférieure. Boissier n'était pas de cet avis, et comme il avait raison ! Le professorat vaut exactement ce que vaut le professeur. Quand une classe sommeille ou se distrait, ce sont les élèves qu'on punit, mais c'est le professeur qui a tort. Il faut dire qu'à Paris, où Boissier arrivait en 1857, on avait alors de ces imposantes rhétoriques qui ne comprenaient pas moins d'une centaine d'élèves, en tête desquels marchaient les vétérans, précédés eux-mêmes par le redoutable état-major des doubles vétérans. Quelle joie pour un maître zélé, ardent, de sentir autour de lui cette jeunesse ! Quelle fierté aussi et quel sentiment de sa responsabilité, car ces esprits intacts vont subir sa maîtrise, et plus tard les moins attentifs d'entre eux en garderont encore l'ineffaçable empreinte. Des deux côtés de la chaire, je ne sais rien de plus varié, de plus charmant, de plus vivant, que les heures passées dans ce qui fut jadis la rhétorique et que, vous et moi, nous avons connu. Mais chaque fois qu'on veut citer une rhétorique fameuse, on songe à cette rhétorique de Charlemagne où professaient Lemaire et Boissier.

Suppléant d'Ernest Havet au Collège de France, puis successeur de Sainte-Beuve à ce même Collège de France, et enfin professeur à l'École normale, Boissier s'était, par une transition insensible, acheminé de l'enseignement des lycées vers celui qu'on appelle supérieur, ce qui est pour les autres ordres d'enseignement d'une politesse bien administrative. Il ne pensait pas qu'il y eût entre les diverses manières d'enseigner de différence essentielle. Il ne croyait pas surtout qu'on s'élevât dans la hiérarchie à

mesure qu'on devient plus hérissé, plus sec et plus rebutant. A quelque auditoire qu'il s'adressât, tout de suite il s'en emparait et ne le lâchait plus. Comme d'ailleurs les années passaient sur lui sans lui rien enlever de sa jeunesse, je ne doute pas que je ne puisse vous donner une idée exacte de ses leçons du Collège de France, ou même de Charlemagne, rien qu'en me souvenant de celles que j'ai reçues de lui à l'École normale.

J'ai beaucoup aimé l'École normale et je lui garde un fidèle attachement. J'espère ne pas manquer à cette piété du souvenir — car, elle aussi, l'École normale est une disparue — en constatant que le bâtiment où on nous enfermait, jeunes gens de vingt ans, est l'endroit le plus morne que je connaisse au monde. Cet extraordinaire bâtiment, par un prodige architectural que je renonce à m'expliquer, est, sous ses quatre faces, tourné vers le Nord. En trois années, je ne crois pas avoir vu un seul rayon de soleil s'aventurer dans nos salles de conférences ni dans les cloîtres où nous errions pareils à des ombres. Un jour triste se mourait sur la grisaille des murs. Enfin ce n'était pas très gai.

Au cours de Boissier, tout s'éclairait, s'animait, se vivifiait. C'était une soudaine métamorphose. Nous n'étions pas, s'il faut l'avouer, également attentifs aux leçons de tous nos maîtres. Chacun de nous, « futur grand homme ou tout comme », avait sa chimère qu'il suivait parfois, avec obstination, là même où il n'aurait pas dû. Chez ce professeur privilégié, le futur politicien repliait ses journaux, l'apprenti poète oubliait ses rimes, le sociologue en herbe négligeait ses statistiques et le métaphysicien lui-

même sortait de ses brouillards. Tous écoutaient, et le moyen de faire autrement? Non que cette voix fût régulièrement belle, mais elle était pire. Nous avons tous conservé dans l'oreille certaines notes qui perçaient à l'improviste et pénétraient en manière de vrille. La leçon, toujours très préparée, n'était jamais écrite d'avance. Lire, apprendre par cœur, réciter, autant de contraintes à quoi répugnait l'impatience de Boissier. Il parlait. Il apportait des notes, des références, un plan; la forme, il la créait à mesure devant nous. Inquiétude peut-être pour celui qui parle; mais pour celui qui écoute jouissance que rien ne remplace! C'est un petit drame renouvelé à chaque minute. Rien qui ressemblât au fâcheux morceau de bravoure. Rien d'artificiel. Pas de prétention à l'« éloquence ». Mais une parole nette, vive, précise, avec des bonheurs d'expression, des trouvailles de mots, un jaillissement de formules ingénieuses. Aucune recherche de l'effet. Et tout portait!

Ce cours embrassait l'histoire de la littérature latine dans son ensemble. Sur chacun des auteurs principaux Boissier nous donnait l'état actuel de la science. Il exposait les controverses, de façon à en faire saillir le côté intéressant et neuf. Il résumait les discussions. Pour toute question, il nous menait droit au point décisif. Tout se débrouillait et s'ordonnait. L'œuvre apparaissait replacée dans son cadre. L'homme revivait dans la société de son temps. Ces Romains de la République et de l'Empire, lui qui était de leur intimité, il nous introduisait chez eux à sa suite. Il n'avait pas besoin pour cela de recourir à ce modernisme indiscret qui, sous prétexte de

rapprocher de nous l'antiquité, la parodie. Il ne faisait pas de concessions au désir d'amuser. Si une allusion au temps présent s'offrait à son esprit, il n'avait pas le pédantisme de l'écartier; mais, l'épigramme sitôt décochée, il revenait à son exposé pour lequel il ne cherchait qu'un mérite, celui d'être clair. Il est vrai que c'est en matière d'enseignement la qualité maîtresse et que Boissier la portait à sa perfection. C'était la merveille de la lucidité.

Vous avez maintenant une première idée de ce que seront les livres issus de cet enseignement. Celui qui inaugura la brillante série, *Cicéron et ses amis*, est un chef-d'œuvre. Les lecteurs de 1867 ne s'y trompèrent pas. Ceux de 1910 confirment leur jugement. Car l'œuvre, en quarante-trois ans, n'a pas pris une ride. Ce livre d'histoire où il n'y a pas un trait qui soit inventé, pas un détail qui n'ait été sévèrement contrôlé, se lit avec autant d'agrément, avec autant de facilité qu'un roman. Que dis-je, autant de facilité? Et vais-je oublier que romanciers et auteurs dramatiques, du brave Dumas au farouche Flaubert, chaque fois qu'ils mettent en scène le décor, les faits, les personnages de l'histoire, se croient tenus de faire de la littérature difficile? Ils déterrent tant d'usages saugrenus, accumulent tant de termes d'une précision si désespérément technique, juxtaposent tant de couleurs si impi-toyablement locales, qu'on n'y reconnaît plus rien, qu'on n'y comprend plus rien, qu'on n'y voit plus rien. D'ailleurs, les personnages qu'ils nous présentent dans ce cadre baroque y sont à leur place, car ce sont des monstres. Ces romanciers sont trop savants, ou peut-être le sont-ils depuis trop peu de temps : ils ne sont pas

encore revenus de l'étonnement que cela leur cause de savoir tant de belles choses qu'ils ignoraient la veille et dont ils nous assomment. Que l'histoire, à la manière dont la conte un Boissier, est plus accessible, plus simple, plus souple, et, pour tout dire, plus humaine !

C'est qu'il était dès lors en possession de ces deux vérités, ou plutôt de ces deux aspects d'une même vérité, qu'il ne faut jamais perdre de vue dans les résurrections du passé : à savoir que l'humanité est toujours la même et la société toujours différente. Amour, haine, ambition, tortures de la souffrance sont de tous les temps ; et les siècles ont pu succéder aux siècles : depuis que l'âme a conscience d'elle-même, ils ne lui ont pas ajouté un frisson. Et pourtant tout passe. Les formes dans lesquelles nous abritons notre vie d'éphémères sont dans un écoulement perpétuel. Les idées nées d'hier, les usages introduits ce matin périront et s'en iront rejoindre d'autres usages abolis, d'autres idées mortes dans ce vaste cimetière qu'est l'histoire, cependant que l'humanité toujours jeune continuera de redire, sous des costumes nouveaux, son rôle éternel.

Ce livre de Boissier peut nous servir à préciser par quels mérites une œuvre de science entre dans la littérature et à quelles conditions un érudit devient un écrivain. D'abord qu'il nous fasse grâce de son érudition ! Mais cela va sans dire. A cet évocateur des sociétés disparues ce qu'il faut avant tout c'est la connaissance des âmes. Il faut qu'il puisse démêler les fils si multiples et souvent si ténus qui se rencontrent dans la trame d'une existence. Il faut qu'il puisse reconstituer les traits dont l'ensemble,

se référant à un type défini, permet de classer l'individu dans une famille d'esprits. Voici, par exemple, Cicéron dans sa carrière publique : mobile, indécis, trop intelligent, trop scrupuleux, homme de lettres égaré dans la politique, il est modéré dans son énergie comme dans ses opinions. Le voici dans son intérieur. Sa femme Terentia, qui d'abord avait su plaire, tourne à l'aigre avec le temps : il la répudie après une union de trente années, pour épouser à soixante-trois ans une toute jeune fille dont le débarrassa incontinent une seconde répudiation. Une troisième femme brigua la succession de ses deux devancières : il se méfia. Il n'aimait vraiment que ses enfants, son fils, Marcus, qui eut de grandes capacités comme buveur et ne souhaita pas d'en avoir d'autres, sa fille, Tullia, dont la mort devait lui faire un tel chagrin, celui qui absorbant tous les autres est le seul, l'unique chagrin, — *le* chagrin. Voici autour de lui ses amis, Atticus, dont on a fait tout l'éloge quand on l'a loué d'être le plus habile homme de son temps, Cœlius, l'élégant à la mode, et Brutus en face de César. Les rapports qu'il soutient avec chacun d'eux l'achèvent de peindre. Peu à peu la pâle effigie a fait place à une figure où le sang s'est remis à courir, où les couleurs ont reparu.

Psychologue, l'historien doit encore être moraliste. Cela est si vrai que les gens du XVII^e siècle, qui s'y connaissaient, n'avaient pour désigner les deux choses qu'un seul mot. Le moraliste est celui qui s'est fait du monde et de son train quelque idée générale, et qui juge d'après une règle. Cette règle, Boissier ne s'était pas soucié d'aller la chercher bien loin, estimant très suffisante celle qu'il

avait à portée de sa main. Je la trouve nettement formulée dès les premières pages du *Cicéron* : « Le bien et le mal sont tellement mêlés ensemble dans notre nature, qu'on les rencontre rarement l'un sans l'autre. Les caractères les plus fermes ont leurs défaillances ; il entre dans les plus belles actions des motifs qui ne sont pas toujours très honorables. » Rien n'est achevé en son genre, rien n'est absolu, sans mélange et sans tares... c'est l'idée à laquelle Boissier est tant de fois revenu ! La remarque vous semble-t-elle d'ailleurs médiocrement originale ? Suivez-en les conséquences dans son application à l'étude de l'antiquité. Elle nous préserve, par exemple, de croire à la réalité des héros de Plutarque ; or notez que dans notre France qui se pique de n'être pas dupe, dans ce XVIII^e siècle incrédule sur tant de points, les plus grands esprits, pendant cinquante ans, y ont cru dur comme fer, et songez combien cette erreur a modifié profondément le cours de notre histoire ! Mais elle nous empêche aussi bien de nous indigner, sur la foi des Tacite et des Juvénal, contre la fameuse « corruption impériale » qui, de tout temps et quel que fût l'Empire, n'a jamais été qu'un argument de parti et une creuse déclamation. C'est ici qu'il sert à Boissier d'avoir regardé la vie. Comme il le dit lui-même, « pour apprécier toutes ces nuances, pour rendre aux choses leur importance véritable... il faut avoir plus d'habitude de la vie qu'on n'en prend d'ordinaire dans une Université d'Allemagne ». Il faut que le savant soit, à la façon dont l'entendaient nos pères, un honnête homme.

Reste un don sans lequel toute la science, toute la psychologie, toute la morale du monde ne sauraient

valoir à une œuvre le titre de littéraire. C'est le don du style. Vous n'êtes pas obligés de bien écrire, vous avez même le droit de mal écrire; mais vous n'avez pas le droit de ne pas écrire. Écrire, c'est traduire sa personnalité par le choix des mots et le tour des phrases. Aussi ne vous attendez pas que le style de Boissier soit plastique, poétique, lyrique. Que viendraient faire ici ces mérites plaqués et ces fausses beautés? Le style où se reflète un esprit si clair, si ferme et si avisé, ne peut être que toute simplicité et tout naturel. « Ces qualités sont de celles qui n'attirent pas l'attention, écrit l'historien de M^{me} de Sévigné : on les aperçoit à peine dans les ouvrages où elles se trouvent; c'est en lisant ceux où elles manquent qu'on en sent tout le prix. » Il aurait pu ajouter que ce sont les seules dont on ne se lasse pas : la mode peut changer, elles se portent toujours.

Les mêmes mérites rendent aussi attrayante la lecture des études réunies sous le titre de *l'Opposition sous les Césars*. Mais Boissier devait souhaiter de s'attacher à un grand sujet qu'il suivrait dans son développement. Ce sera celui qui, sous les noms de *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins* et de *la Fin du paganisme*, l'occupera pendant plus de vingt années. Ce sujet, peut-on dire qu'il l'eût choisi? Il y avait plutôt été amené par la logique même de ses travaux. C'est là que convergeaient toutes les routes, toutes les avenues, toutes les perspectives du monde romain. Vous le savez de reste : quand on veut pénétrer l'âme d'un peuple, c'est à sa religion qu'il en faut demander le secret. La religion romaine, en fondant la famille sur la pierre du foyer et la cité sur les assises de

la famille, avait fait la force de l'État romain. Mais l'étude de ces beaux temps n'était plus à recommencer, depuis le livre magistral de Fustel de Coulanges sur la *Cité antique*. Le moment que choisit Boissier est celui où l'ancienne religion restaurée par Auguste rencontre sur son chemin l'esprit moderne. Il se joue alors un de ces grands drames qui ont pour durée plusieurs siècles, pour théâtre le monde civilisé, pour acteurs toute l'humanité pensante. Sujet magnifique, mais si périlleux ! Les questions religieuses, comme elles sont les plus graves, sont les plus délicates : c'est alors qu'on navigue entre mille écueils. Boissier a su librement tout dire sans offenser personne. Comment cela ? A force de respecter son lecteur et soi-même. Avec lui, ni mesquines perfidies à redouter, ni vains apitoiements à déplorer. En guise de préface, il a eu soin de nous donner sa déclaration de principes : « C'est, à mon sens, un succès médiocre pour un auteur que son livre devienne une arme de guerre dans la main des partis qui se combattent ; ce qu'il doit plutôt désirer, ce que je souhaite avec passion pour celui que je donne en ce moment au public, c'est de lui voir produire, suivant la belle expression de M. de Rossi, des fruits de paix et de vérité. » Il s'est tenu parole. Exemple de sérénité, rare en notre temps et en tous les temps ! C'est la meilleure pierre de touche d'une conscience.

Le paganisme et ses transformations, tel est bien le sujet du livre. Mais n'avez-vous pas souvenir de certaines pièces de théâtre où le seul personnage qui ne paraisse pas en scène est celui auquel on ne cesse de songer ? Ici de même. Il y a dans tout ce vieux monde une intense fer-

mentation religieuse; l'ancien culte ne suffit plus, ni la philosophie, qui ne s'adresse qu'à la raison et n'est pas sensible au cœur; l'humanité veut contracter un nouveau pacte avec l'espérance; elle cherche vers qui faire monter sa prière. Le christianisme est là tout proche, comme on devine derrière les nuages, déjà teintés de ses feux, le soleil prêt à embraser l'immensité.

Le mystère est accompli et la grande révolution morale est achevée, à l'époque sur laquelle s'ouvre *la Fin du paganisme*. Dans ce nouvel et grand ouvrage, Boissier reste fidèle à sa méthode tout objective. Je ne sais pourtant si on n'y pourrait surprendre parfois une note personnelle, très discrète et qui pour cela même nous touche davantage. C'est d'abord que, partout où le christianisme est en jeu, nous nous sentons engagés de toute notre personne; c'est ensuite qu'en 1891 Boissier atteignait à cet âge où l'on ne résiste guère à faire entendre la leçon d'une vie qui approche de son terme. N'est-ce pas sa rancune de modéré incorrigible qui lui dicte ce portrait satirique des exaltés et des violents, un portrait dont peut-être les modèles n'étaient pas tous du IV^e siècle : « Le premier trait de leur caractère, c'est qu'ils sont raides, entiers, absolus, qu'ils regardent toute concession comme une faiblesse, qu'au lieu d'éviter les difficultés ils les font naître, qu'ils exigent qu'on accepte aveuglément leurs opinions, et qu'en même temps ils travaillent à les rendre de moins en moins acceptables; qu'ils prennent volontiers des poses d'athlètes, et vont en guerre à tout propos; qu'ils possèdent le talent de l'insulte, et l'exercent de préférence aux dépens de leurs amis? » Autant que

l'outrance, ce qui le révoltait c'était la mauvaise foi. Son étude sur l'empereur Julien est une réponse à Voltaire et aux philosophes du XVIII^e siècle, qui ont fait de ce dernier des païens un libre penseur à leur mode. Au contraire, c'était un illuminé, un mystique, qui croyait voir les dieux et les entendre, un dévot qui passait ses journées en prière : ce qui l'a éloigné du christianisme, ce n'est pas l'horreur de la superstition, mais c'est qu'il n'y trouvait pas à son gré assez de surnaturel. — Et voulez-vous une esquisse presque attendrie de ce qu'on pourrait appeler dans le christianisme la manière française? Venant à rencontrer sur sa route le bon saint Martin, Boissier en trace une image adorable. Il le félicite d'être un saint un peu démocratique, ce qui n'a jamais nui chez nous, et de faire non pas, comme les solitaires de la Thébaïde, des miracles qui ne servent à rien, mais des miracles utiles. Il rappelle que la grande affaire pour ce saint peu porté vers les discussions de théologie, c'était de visiter ceux qui souffrent, de secourir les malheureux, de nourrir ceux qui ont faim, de vêtir ceux qui sont nus. Il lui fait gloire de ses efforts pour empêcher l'empereur Maxime de verser le sang des hérétiques : « Cette haine des persécutions, cette horreur du sang versé jointe à cette charité ardente, à cette pitié inépuisable et à ce ferme bon sens, n'est-ce pas là l'idéal d'un saint français? » Beaucoup le penseront, et que ce concours de nos qualités nationales avec l'esprit du christianisme forme un tout sublime et délicieux.

Il faudrait de la place et du temps, non pour traiter, mais seulement pour indiquer les questions essentielles

qui se pressent dans ces pages si pleines de *la Fin du paganisme* : il en est une pourtant que je dois signaler parce que Boissier l'a mise en pleine lumière, et parce que son œuvre même s'en trouve éclairée. La voici. L'Église, quand elle a été victorieuse, n'a pas cherché à substituer un nouvel enseignement à celui qui était usité dans les écoles dès le temps de Cicéron; il avait fait ses preuves : elle le conserva. On sait que le Christianisme emploiera les procédés et les formes de l'art ancien pour exposer ses doctrines; comme on voit, aux murs des Catacombes, Mercure Criophore devenir le Bon Pasteur, et, dans le cimetière de Domitilla, Orphée jouant de la lyre figurer le Christ qui, par sa prédication, attire les âmes. La fusion était faite chez saint Augustin, comme chez Prudence ou chez saint Paulin de Nole. Bien loin d'avoir été, comme on l'a prétendu, un allié pour les Barbares acharnés à détruire l'œuvre des siècles, c'est le Christianisme qui a sauvé la culture antique et en a fait aux temps nouveaux le don libéral et magnifique. Mais veuillez y réfléchir ! La culture antique et la morale chrétienne, n'est-ce pas à ces deux bienfaitrices que nous devons tout ce que nous sommes ? Nos origines sont là : c'est là qu'il faut remonter, si l'on veut voir notre pensée se former dans son principe et notre sensibilité naître en sa source. Et voilà donc à quoi tendait cette vaste enquête menée par Gaston Boissier sur le monde romain. Nous touchons enfin du doigt l'utilité du labeur poursuivi par le grand humaniste. En scrutant les deux antiquités, ce qu'il y recherchait c'étaient les titres de l'esprit moderne.

A l'époque de sa vie où nous sommes arrivés, Boissier

s'est acquis par l'ensemble de son œuvre une situation exceptionnelle. Au regard de l'étranger, où ses travaux universellement appréciés ne le sont nulle part plus qu'en Allemagne, il est du très petit nombre d'hommes qui, dans une époque, peuvent se rendre ce témoignage qu'ils ont contribué à accroître le prestige du nom français. Lui qui aimait ardemment son pays, il put avoir cette fierté dans son patriotisme. Chez nous, professeur au Collège de France, maître de conférences à l'École normale, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, administrateur du Collège de France et bientôt votre secrétaire perpétuel, il était un personnage considérable. Les honneurs étaient venus le trouver : c'est leur manière, vous le savez, de s'amener l'un l'autre. Et chacun apportait avec soi un surcroît d'obligations et de labeur. Boissier suffisait à tout, passant d'une occupation à une autre avec une souplesse et un entrain que nous n'avons jamais vus se démentir. Sa journée était un chef-d'œuvre d'emploi méthodique, et elle humiliait, cette journée d'un vieillard, notre jeunesse débile. Levé chaque matin avant six heures, il se mettait au travail, revoyait et complétait ses notes ; puis il partait pour faire sa leçon ou pour présider une des nombreuses commissions administratives où l'on réclamait les conseils de son expérience. L'après-midi était consacré à l'étude, préparation d'un article pour la *Revue des Deux Mondes* ou pour le *Journal des Savants*, mise au point d'une de ces rapides et si agréables biographies, *Madame de Sévigné*, *Saint-Simon*, par lesquelles il donnait le ton à l'excellente *Collection des*

Grands Écrivains français que publie la librairie Hachette. Le soir venu, un autre aurait senti la fatigue et aspiré au repos. Pour Boissier commençait une nouvelle forme d'activité, celle de la vie mondaine.

La vie mondaine, il l'a beaucoup aimée. Étant d'humeur éminemment sociable, il devait goûter les formes inventées par la société pour se présenter sous son meilleur aspect et pour jouir d'elle-même. Il avait eu de grandes amitiés, ou plutôt il n'était guère de personnage important, d'homme distingué ou illustre, avec qui il n'eût été en relations. Il pouvait se souvenir d'un mot que Thiers lui avait dit, d'une remarque que lui avait faite Sainte-Beuve, ou d'un propos que lui avait tenu le duc d'Aumale, comme ils conversaient ensemble sous le feuillage léger de ses oliviers de Sicile. Lorsque les Souverains de Russie vinrent à Compiègne, c'est auprès de Boissier que la tsarine s'informa des réceptions de l'ancienne Cour impériale. Dans quelque maison qu'il se trouvât, il était toujours le causeur le plus en verve. Sa prodigieuse mémoire le fournissait sans discontinuer de traits curieux et de rapprochements imprévus. Ses récits eussent étonné et charmé par leur seule variété; mais il avait, en outre, pour « filer » une anecdote un talent accompli. Quelques mots lui suffisaient à planter le décor et camper le personnage. Les détails amusants s'évoquaient, soulignés par la mimique la plus expressive, éclairés par la malice du regard. Un peu d'accent du Midi colorait la scène. Cela s'achevait dans un éclat de franc rire et de cordiale belle humeur. Une anecdote contée par Boissier, c'était une « nouvelle » enlevée par un maître du genre.

A prendre ainsi l'air de la bonne compagnie, Boissier a gagné ce qu'y cherchaient les hommes de lettres du XVII^e siècle quand ils se mirent à fréquenter les salons : une manière plus libre dans son enseignement, une politesse plus achevée dans son style, un ton qui ne sent pas son pédant de collègue ou son rat de bibliothèque. Hâtons-nous d'ajouter qu'il a apporté ici le même souci de prudence et le même sentiment de sa dignité dont il ne se départait jamais. Il n'a jamais humilié devant la frivolité mondaine le caractère sérieux dont il était le représentant. Il n'a jamais affecté un air dégagé des habitudes professionnelles. Ni pédantisme, ni morgue ; mais à une sorte d'autorité que gardait sa parole, il ne lui déplaisait pas qu'on sentit l'homme habitué à se faire écouter.

Les premiers beaux jours venus, il s'enfuyait vers la campagne. Il possédait, aux environs de Paris, le petit champ acheté de son travail, la maison modeste que la couvée en grandissant fait trop étroite, les ombrages que plus tard, en songeant, on retrouve pleins de confidences, pleins de rires et de jeux d'enfants. Tous les deux ou trois ans, il partait pour un voyage en Italie, où il allait étudier l'antiquité sur place, à mesure que de nouveaux vestiges en reparaissaient au jour. Il y conversait avec l'illustre explorateur des Catacombes, M. de Rossi, il s'y rencontrait avec Mommsen, il y recevait l'accueil de ses élèves, jaloux de lui faire les honneurs des fouilles exécutées par leurs soins.

Boissier était merveilleux pour tirer de toute occasion le juste parti. Ces promenades en Italie et en Sicile ouvrirent à son talent des horizons nouveaux. Rentré dans

son cabinet de travail, il revoyait les journées passées à contempler, sous un ciel qui n'a pas changé, ces débris, témoins de nos changements; il retrouvait son émotion à réveiller, dans ces lieux qui furent le théâtre de grands événements, les échos du passé; et son imagination, sans sortir des limites d'une exactitude scrupuleuse, lui retraçait, tels qu'ils furent au temps de leur splendeur, le Forum et le Palatin, Mantoue sur qui flotte encore la rêverie virgilienne, Tibur où vieillit l'égoïsme d'Horace, et Naples et Pompéi rejetant après dix-huit siècles son linceul de cendres. Les *Promenades archéologiques* sont, de tous les ouvrages de Boissier, le plus populaire. Elles ont bénéficié de notre moderne goût des voyages. Qu'importe? Au lieu de sourire, félicitons ceux qui se confient à un tel guide. Et qui sait? L'aventure est arrivée à plus d'un grand travailleur. La partie de leur œuvre qu'ils avaient faite comme en se jouant et à laquelle ils attachaient le moins d'importance, est celle qui a préservé leur nom de l'oubli. Elle était la plus légère : elle a surnagé.

Gaston Boissier avait bien passé les quatre-vingts ans, quand il sentit les premières atteintes de la vieillesse. Non que les infirmités fussent venues et que son intelligence ou son aptitude au travail eussent diminué. Ses livres sur *Tacite* et sur la *Conjuration de Catilina* qui appartiennent à cette époque sont dignes de leurs aînés; et pareillement ce livre posthume : *l'Académie française sous l'ancien régime*. Ce n'était pas en lui, c'était hors de lui que Boissier apercevait les signes avant-coureurs du soir. Le tableau de la vie, qui jusque-là lui était apparu sous des couleurs si brillantes, s'assombrissait. La voix

d'êtres chers l'appelait, de là-bas. La mort, qui lui avait déjà pris une fille de vingt ans, venait de lui enlever une compagne aimée, vénérée, installant à son foyer cette solitude dont rien, ni la piété des enfants, ni la grâce des tout petits, n'atténue l'horreur. L'ombre s'étendait. Aussi bien, lui qui s'était toujours exactement adapté aux circonstances, il ne se sentait plus en accord avec une époque où tout ce qu'il avait honoré tombait en discrédit et c'est avec une sorte d'épouvante qu'il voyait surgir à l'horizon de notre démocratie égalitaire une barbarie nouvelle. Le moment était venu de partir. Dès lors, il n'eut plus qu'une pensée : mettre ses affaires en ordre, régler ses comptes de bon travailleur, et mourir debout. Quand la mort vint le chercher, elle le trouva entouré des siens, dans sa maison familiale de Viroflay : ce fut, l'autre été, par une nuit sereine du mois de juin.

En retraçant le portrait de votre illustre confrère, Messieurs, et pour faire pleinement revivre l'homme à vos yeux, j'aurais dû peut-être en faire ressortir davantage le caractère de joie robuste et y mettre des touches plus chaudes. Et je m'aperçois que je n'ai pas cité une seule anecdote... Je l'aurais essayé en d'autres temps. Vous m'excuserez. Toutefois, il est un dernier trait qui peut aider à la ressemblance. On disait volontiers de Boissier qu'il était un homme heureux, et je crois qu'il le fut en effet. Mais vous savez de quel air on dit ces choses-là, avec une nuance d'amertume, comme si le bonheur n'était fait que de chance, et qu'un peu de cette chance eût plutôt dû nous échoir. Non, le bonheur n'est pas cet effet du hasard et ce fruit de l'irresponsabilité. Bonne ou mau-

vaise, ayons donc le courage de reconnaître et la franchise de déclarer que nous fûmes les artisans de notre destinée ! Le bonheur d'un Boissier est son œuvre beaucoup plus que celle des circonstances, une œuvre sans cesse reprise, qui n'admet aucune défaillance et que l'oubli d'un seul jour peut compromettre à jamais, œuvre complexe, à laquelle collaborent une intelligence toujours en éveil, une sociabilité indulgente à autrui, une conscience sévère pour nous-mêmes, le chef-d'œuvre du courage et de la volonté. C'est la dernière leçon, non peut-être la moins profitable, que nous a donnée par son exemple le grand professeur.

RÉPONSE
DE
M. ÉMILE FAGUET

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE

AU DISCOURS
DE
M. RENÉ DOUMIC

Prononcé dans la séance du 7 avril 1910.

MONSIEUR,

M. l'abbé Tallemant, qui fut des nôtres, comme personne ne l'ignore, était excellent aux discours académiques. Cela fit dire à M. de Boze, quand, à son tour, il fit l'éloge de M. Tallemant : « La manière ingénieuse dont il décrivait nos pertes a fait quelquefois souhaiter qu'elles fussent plus fréquentes. » M. de Boze se sentait désintéressé dans la question. Je ne le suis pas. Je ne vous ferai pas le même compliment. Je vous dirai seulement que vous nous avez parlé de M. Boissier comme il eût désiré qu'on parlât de lui, avec une simplicité attique, une gravité romaine et le cœur d'un bon Français.

Vous l'avez bien connu et vous l'avez bien aimé. Il était facile de l'aimer quand on le connaissait et, aussi, il était très facile de le connaître. « Que voulez-vous que je fasse de cet homme-là, disait un moraliste raffiné, ou qui croyait l'être ; il n'a pas de *dessous*. » M. Boissier n'avait pas de *dessous*. Il était extérieurement ce qu'il était au plus profond de lui-même. Il pouvait être accusé par l'observateur inattentif de n'avoir pas de vie intérieure, parce qu'il n'avait pas de vie secrète. Il n'est jamais rentré en lui-même, parce qu'il n'a jamais senti le besoin d'avoir une retraite intime où il pût avoir le plaisir de se réfugier et d'où il pût avoir le plaisir de sortir. Il a vécu l'âme ouverte et sa physionomie était bien en cela l'image de son âme. La pensée, la parole et le geste n'étaient pas pour lui trois choses ; ils étaient éminemment consubstantiels. Cette trinité indissoluble, chez un homme, est recommandable.

Il était donc très facile à connaître, ce qui ne diminue en rien votre talent de le bien peindre. Vous l'avez peint au naturel : avec sa méthode énergique et son exposition facile, son travail puissant et sa production aisée, sa méditation vigoureuse et sa parole spontanée, qui faisait qu'il avait l'air d'improviser ses méditations. Vous l'avez peint comme merveilleux professeur, ayant tellement le don de la vie et donnant tellement la sensation du vivant, que l'on s'intéressait toujours, non seulement à ce qu'il disait, mais à ce qu'il allait dire et que chaque mot de lui promettait un plaisir intellectuel pour l'instant d'après et tenait la promesse de plaisir intellectuel qu'avait faite le mot précédent.

Vous l'avez peint comme écrivain, d'autant plus sûre-

ment, Monsieur, que ses qualités sont les vôtres et que cette limpidité animée, cette clarté d'eau courante, cette parfaite propriété du terme dans un tour aisé qui semble s'être trouvé lui-même, sont tellement choses à lui et choses à vous que certainement il vous les a apprises; mais qu'il les aurait apprises de vous si les destins ne lui avaient fait la faveur de naître avant vous pour avoir le plaisir de vous les apprendre.

C'est qu'aussi, comme vous encore, il aimait de toute son âme la bonne langue française. Quelqu'un qui devrait nous appartenir, M. Frédéric Mistral, disait à quelqu'un qui aurait dû être des nôtres, Théophile Gautier : « Vous êtes certainement un très grand poète; quel dommage que vous parliez un dialecte que personne n'entend, que personne ne parle, sauf une centaine d'excentriques!

— Quel dialecte? demanda Gautier.

— Mais... le français. »

M. Boissier faisait partie de cette centaine d'excentriques; je crois même qu'il était tout à la tête de ce groupe original. Ce fut assurément sa seule excentricité; puisqu'il faut, à ce qu'on assure, que chacun en ait une, le tout est de bien placer la sienne.

Je crois que c'est cette faiblesse qui fit qu'il en eut une autre, la passion des études latines. Il imaginait que s'il écrivait si bien en français, cela pouvait tenir à ce qu'il était bon latiniste, et, chez lui, c'était la langue française qui avait une piété filiale pour la latinité. Il croyait que penser en latin menait tout droit à une phrase qui était la plus française du monde et que c'était toute la méthode de nos auteurs du XVII^e siècle, ou tout leur secret inconscient. Il

est fort possible, quoique de dire que c'est vrai serait me donner sournoisement pour beaucoup meilleur latiniste et aussi pour beaucoup meilleur écrivain français que je ne suis; ce pourquoi je me récusé.

Toujours est-il qu'il s'appliqua aux choses latines de très bonne heure, du temps, Monsieur, qu'il jouait du piano; car il jouait du piano, c'est constant; mais il ne faisait pas seulement cela; et il s'intéressait à la comédie humaine, comme vous l'avez dit, mais il s'intéressait aussi à la tragédie latine et ce fut la première de ses promenades archéologiques. L'homme né dans la ville des ruines romaines fut toujours curieux des ruines latines.

Accius le mena au doctorat et à Paris. Il s'était acheminé lentement vers le premier et ne désirait nullement le second. Stendhal a dit, peut-être injustement : « Le comble du ridicule est de s'aviser de mériter une place pour l'obtenir. » Sans avoir jamais eu la terreur du ridicule, M. Boissier n'avait point passé son doctorat, et très brillamment, pour se faire nommer à Paris; et il retournait à Nîmes et il se dirigeait sans doute vers Pacuvius, lorsque Paris le rappela.

C'est très peu de temps après que je le vis, que je l'eus pour professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. Quelque impression qu'aient gardée de lui ceux qui l'ont écouté à l'École normale, elle ne saurait être aussi vive ni aussi profonde que celle qu'il fit sur ceux qui l'ont entendu au lycée. Au lycée il ne faisait point de leçons; on peut même dire qu'il évitait scrupuleusement ce genre de sport. Il causait. Il causait à propos du discours latin, à propos des vers latins, à propos de la version, à propos

du discours français; et la causerie de Boissier, vive, hardie, prime-sautière, chargée de savoir et même d'érudition, sans en être alourdie et bien au contraire bondissant sur cela comme sur un tremplin, était la récréation instructive la plus excitante du monde. A travers cette causerie, la version latine vivait, le discours latin respirait, le discours français avait une flamme et les vers latins avaient des ailes. Digressions morales, discussions historiques, rapprochements imprévus et justes de textes, citations qui naissaient d'elles-mêmes d'une riche mémoire toujours éveillée par l'imagination, épigrammes gaies qui fixaient dans l'esprit une notion utile, portraits de personnages antiques qui semblaient tout à coup entrer dans la classe, *venientes cominus umbræ*; comme tout cela rendait les heures courtes pour nous, autant certainement que pour lui! En ce temps je lisais Montaigne assidûment: de la classe à l'étude et de l'étude à la classe, je ne me dépaysais pas.

A nous, professeurs jeunes encore, quand les grandes réformes modernisantes intervinrent, on reprocha de nous montrer partisans de ces exercices surannés et séniles, ou puérils, discours latins, vers latins. Il est possible que nous fussions dans l'erreur. Quoique les systèmes nouveaux n'aient pas abouti à des triomphes, il est possible que nous fussions dans l'erreur. Mais nous avions au moins notre excuse; discours latins, vers latins, nous voyions cela à travers la causerie de M. Boissier. Nous ne pouvions que les trouver admirables; nous ne pouvions que les trouver jeunes. En tout état de cause, je souhaite à tout professeur de donner pareille illusion d'optique.

Ce n'est pas tout : il nous séduisait encore — comment dirai-je? — par ses marges. Il s'était avisé, ce qui était très rare alors chez les professeurs, d'être *essayiste*. Il publiait des articles d'histoire littéraire et de critique, cela même qui devait plus tard former le volume *Cicéron et ses amis*, dans la *Revue des Deux Mondes*. D'avance, à nous deux, Monsieur, il montrait le chemin. Nous étions très fiers de savoir notre professeur en si bonne maison. Et puis, de lire ses articles, ce nous était prétexte de lire le roman. Ceci à part, c'était une bonne chose pédagogique que ce lien entre nos parents qui lisaient les articles de M. Boissier, nous qui les lisions aussi et lui-même; on s'entretenait de M. Boissier en famille; les articles de M. Boissier à la *Revue des Deux Mondes* devenaient des lettres *ad familiares*. C'était le moment de sa gloire naissante. *Cicéron et ses amis*, dont il était, et très fervent, et le plus obligeant du monde, eurent un succès que nous imaginions très bien qui rejaillissait sur nous. Cicéron, ses amis, M. Boissier et nous, formions une famille, un peu mêlée comme toutes les familles, mais assez unie, ayant des passions communes, lisant les mêmes livres et, les uns très bien, les autres moins correctement, parlant la même langue.

Familièrement, nous l'appelions Atticus. Au fait, nous avons raison. L'urbanité, la bonne grâce, la fidélité à ses amis, le savoir vivre — dont on a si bien dit que c'est la justice pratiquée par les gens d'esprit — l'obligeance infatigable sans être fatigante, la douce raillerie, qui est la coquetterie de l'amitié, toutes ces qualités dont Boissier a dit qu'à elles toutes elles valent une vertu et qu'elles attachent davantage; Atticus les avait et M. Boissier les

aurait montrées à Atticus. Comme Atticus, il aurait mérité d'être l'ami d'un grand homme et d'unir éternellement son nom au sien. Le grand homme ne s'est pas trouvé, je crois; mais qu'on le cherche et qu'on en regrette l'absence, c'est un honneur pour celui qui était digne de le rencontrer; et il ne faut pas s'étonner après cela que soit si fine, si prenante, si caressée et si charmante cette page de M. Boissier sur Atticus,

Le plus beau des portraits où lui-même s'est peint.

J'ai presque peur, Monsieur, en insistant sur les parties tout aimables de ce caractère, que vous ne m'accusiez d'en méconnaître ou d'en oublier les parties fermes et fortes. Il ne faut pas s'y tromper, c'est sur un fond singulièrement solide de loyauté, de droiture, de courage sans ostentation, mais sans défaillance, que couraient et se jouaient toutes ces grâces. Jamais M. Boissier n'a commis une injustice; jamais, dans la mesure de ses forces, il n'a permis qu'il s'en fit une devant lui. Un jour, au lendemain du plébiscite de 1852, au lycée de Nîmes, dans une réunion des fonctionnaires, à un professeur qui, sans s'être caché, avait voté contre l'Empire, le proviseur, irrité par une discussion, eut la mauvaise inspiration de dire : « Monsieur, n'oubliez pas que j'ai barre sur vous. » M. Boissier intervint : « Monsieur le proviseur, il est possible que vous ayez barre sur notre collègue; mais, je vous le ferai respectueusement remarquer, vous savez très bien aussi que, si vous usiez de cette faculté, vous ne pourriez pas rester parmi nous. »

Cette fermeté, gantée de douceur, il l'eut toujours,

partout où il fut, à l'Académie, au Conseil supérieur de l'Instruction publique, qui est un tribunal et où M. Boissier, se sentant là pour rendre des arrêts et non des services, n'admettait le fait du prince que quand le prince était strictement d'accord avec la justice.

Que voulez-vous? Il était romain; non pas un romain de théâtre, rigide, figé, glacé et glacial, gêné de ce qu'il est en marbre ou en bronze, et se disant sans cesse : « N'oublie pas que tu es une statue »; mais un vrai romain, un romain historique, poli par une civilisation qui remonte à Pythagore, à Hésiode et à Homère, lisant Virgile, Horace et Lucrèce, charmant en entretiens gais aux festins amicaux et ne prenant pas de notes en rentrant chez lui; mais fier du nom romain, persuadé que Rome, grande au temps des victoires, a trouvé le moyen d'être plus grande encore au temps des revers; persuadé qu'en quelque état qu'elle soit, son devoir quotidien, son devoir perpétuel est civiliser le monde; persuadé encore plus peut-être que si les Grecs sont les inventeurs du beau, les Romains sont les inventeurs du droit. Tel était le Romain qu'en toute simplicité de cœur, de parole et de manières, était toujours notre cher Gaston Boissier.

Vers 1873, il remarqua qu'il avait cinquante ans et il eut un mouvement d'ambition. Il songea à entrer à l'Académie des Sciences morales. Il alla trouver un de ses compatriotes qui s'était un peu occupé d'histoire, qui était assez instruit, qui ne laissait pas de parler agréablement et qui s'appelait Guizot. M. Guizot, à cette époque, se délassait d'avoir gouverné la France à gouverner deux académies et il les gouvernait avec beaucoup d'autorité, de tact et

d'intelligence, non sans quelque solennité, qui, n'étant que pour marquer la date où il remontait, était une simple habitude d'historien. M. Boissier alla trouver M. Guizot et s'ouvrit de ses prétentions. M. Guizot l'interrompit net : « Non, mon cher monsieur Boissier, je ne vous ferai point nommer de l'Académie des Sciences morales ; n'y comptez aucunement.

— Mais, monsieur Guizot, vous m'avez peut-être habitué à un peu moins de sévérité.

— Il est possible et je ne suis pas pour m'en repentir ; mais enfin je ne vous servirai point du tout en votre dessein d'entrer à l'Académie des Sciences morales. Si vous tenez à m'être agréable, vous vous présenterez à l'Académie française.

— Monsieur, je n'aurais pas cru... Mes titres historiques sont peut-être sérieux ; mais mes titres littéraires sont bien faibles, et...

— Monsieur Boissier, permettez-moi de vous dire que vous m'avez habitué à moins d'indocilité. »

M. Boissier se présenta à l'Académie française.

M^{me} de Girardin a dit : « A l'Académie française la consigne est la même qu'à l'entrée du Jardin des Tuileries : on ne laisse pas entrer les gros paquets. » Où en serions nous, Monsieur, vous et moi, si cette consigne était encore celle de l'Académie française, ou si elle n'y faisait pas quelquefois, en son indulgence, une infidélité qui est peut-être une faiblesse ? Mais M. Boissier était, lui, selon la consigne. Il avait peu écrit et il n'avait rien écrit qui ne fût écrit. Il avait fait connaître le monde romain en savant qui est un homme du monde, avec un art délicat

de présenter la bonne compagnie ancienne à la bonne compagnie moderne, qui avait été oublié, ou peu connu, depuis la mort de M. l'abbé Barthélemy. Il eût été, en d'autres temps, le protégé favori du duc de Choiseul et le professeur aimé de Choiseul-Gouffier. Il était tout à fait un sujet académique.

J'ajoute ceci : que son « paquet » fût léger, c'était une condition si excellente pour la suite de sa carrière que, l'eût-il fait exprès, il n'eût pas pu mieux faire. Nous aimons ici les hommes qui sont dignes de la Compagnie en y entrant et qui s'en font plus dignes à mesure qu'ils y habitent, et qui, après avoir conquis cette place, se conduisent comme s'ils pouvaient la perdre ou comme s'il s'agissait de la conquérir; et qui la méritent mieux encore par la façon dont ils la gardent que par la façon dont ils l'ont prise. Cela nous persuade que l'habitat a de l'influence sur l'habitant, nous met de moitié ou pour quelque chose dans les succès de nos confrères et tend à prouver notre utilité, qui ne laisse pas d'avoir toujours quelque besoin d'être démontrée. M. Boissier répondait admirablement à ce secret désir que notre Compagnie a toujours. L'Académie n'était pas pour lui, selon le mot impertinent d'un de nos anciens confrères, « le refuge des talents fatigués et des réputations dont on se fatigue ». On sentait que tout en donnant beaucoup, il s'était beaucoup réservé, qu'il ne ferait pas mieux qu'il n'avait fait; mais qu'il ferait davantage en faisant aussi bien; et qu'il se traiterait en candidat perpétuel qui oublie qu'il a été élu. Il était en perfection un sujet académique.

Il se présenta concurremment avec son ancien camarade

M. Mézières. Ce fut une compétition terrible. Les deux adversaires disaient tant de bien l'un de l'autre qu'ils gênaient les académiciens et troublaient leur conscience. Ils s'en aperçurent; et, pour ne rien dire du tout, ni l'un de l'autre, ni chacun de soi-même, et pour attirer la bienveillance des académiciens sur tous les deux en épargnant leur temps, ils finirent par faire leurs visites ensemble. Je recommande le procédé : il leur réussit pleinement. Ils furent élus tous les deux, avec cette simple particularité que M. Mézières fut élu le premier et M. Boissier bien peu de temps après lui. On avait simplement fait passer la Lorraine avant le Languedoc. L'Académie a toujours eu le sentiment des justes préséances.

M. Boissier fut tout de suite de l'Académie comme s'il en avait toujours été. On y cause, on y discute courtoisement, on y lit les livres nouveaux et on s'y souvient des anciens; comment n'y aurait-il pas été chez lui? Il y continuait les *Tusculanes*.

Et comme il aimait à les continuer! On a dit que la conversation est l'art de s'écouter soi-même devant les autres; et l'on a dit aussi que le premier talent d'un causeur est de savoir écouter. M. Boissier, comme vous l'avez très bien dit, Monsieur, était un homme de juste milieu et il se tenait d'instinct entre ces deux extrêmes. Il savait écouter admirablement, moins par déférence que par curiosité et toujours avide de recueillir une idée que par hasard il n'eût pas eue, ou une notion, qui, par exception, lui eût échappé; et son impatience méridionale ne se réveillait que quand il arrivait qu'on se répétât; car il n'avait pas ce besoin des distraits qui est qu'on leur dise

les choses plusieurs fois de suite et qui, à la vingtième, vous disent avec hésitation : « Il me semble que vous m'avez déjà dit cela. » Il écoutait donc honnêtement et discrètement, la discrétion de l'auditeur consistant à épargner à celui qui parle la peine de parler plus longtemps qu'il ne faut pour se faire entendre.

Et il parlait à ravir. Rousseau, qui était Genevois, un peu trop peut-être, si l'on peut trop l'être, définissait la France : « le pays où l'on est dispensé de penser pourvu qu'on parle », et c'était une généralisation indiscreète. M. Boissier ne parlait jamais sans avoir pensé ; seulement il pensait vite, comme ceux qui en ont l'habitude. Il était toujours prêt et, comme l'homme de Pascal, « il parlait de ce dont on parlait quand il entra ». Beaucoup n'ont que l'esprit de l'escalier. Lui aussi avait l'esprit de l'escalier, mais c'était en le montant.

Il avait du reste ici occasion d'entretiens et tentation de les prolonger. L'Académie est très bien au temps où nous sommes ; mais elle était déjà très bien en ce temps-là. Il y avait Dumas fils, il y avait le duc d'Aumale, il y avait Émile Augier, il y avait Guizot, il y avait Thiers, il y avait Taine, il y avait Renan, il y avait Victor Hugo. C'était un salon agréable. Hugo affectionnait fort M. Boissier. Il lui parlait théâtre : « Ah ! ce ne sont plus les batailles d'*Hernani*. Vous vous rappelez *Hernani*, monsieur Boissier ? » M. Boissier ne se rappelait pas *Hernani*, n'étant né que sept ans avant, mais il avait été à la première des *Burgraves* et il l'avait dit à Victor Hugo, et Victor Hugo confondait. Peut-être aussi aimait-il mieux le souvenir d'*Hernani* que celui des *Burgraves* qui avait été un de ces

échecs qu'on appelle des demi-victoires. Et M. Boissier avait fini par répondre : « Si je me souviens d'*Hernani* ! » C'est une des rares occasions où il faut se vieillir pour plaire.

Si M. Boissier causait délicieusement à l'Académie française, il lui donnait souvent l'occasion de causer de lui. Il écrivait ces grands livres que vous avez trop bien caractérisés pour que je me risque à les définir : *l'Opposition sous les Césars*, *la Religion romaine*, *la Fin du paganisme*, suivant sa route parallèlement à celle de M. Renan, le discutant quelquefois, le complétant toujours, ne cessant pas d'être historien des mœurs et devenant de plus en plus historien des idées, ce qui est la plus dangereuse, la plus hardie, la plus téméraire et la plus délicieuse manière d'être historien. Il se révélait philosophe critique, tout à fait dans la manière de Bayle, à qui il ferait songer plus souvent, si Bayle n'avait pourvu à ce que l'on n'y pensât point, par le soin qu'il a toujours pris, je ne dis pas de mal écrire, mais de ne pas écrire du tout; mais ma remarque subsiste.

Entre temps venaient, pour l'exquis plaisir de ceux qui ne sont pas trop scrupuleux, les péchés de M. Boissier. M. Boissier n'a pas été impeccable, M. Boissier a eu quelque humeur aventureuse, M. Boissier a été quelquefois infidèle à la Latinité. Sans doute, il l'avait épousée trop jeune. M. Boissier, à la sollicitation d'un éditeur intelligent et lettré, accepta d'écrire deux cents pages sur M^{me} de Sévigné et quelque temps après deux cents pages sur le duc de Saint-Simon. Et remarquez qu'en ce faisant, il n'était pas infidèle à la latinité seulement, mais il semblait l'être même à l'Académie; car, se tournant vers les

écrivains français, il allait en choisir deux qui ne furent point de l'Académie, l'un à la vérité à cause d'une loi, selon moi déplorable, qui n'admet pas aux honneurs académiques les personnes de son sexe; l'autre pour cette raison qu'il n'avait rien publié de son vivant, ce qui est quelquefois un obstacle à entrer chez nous; mais enfin il choisissait deux écrivains qui n'avaient pas appartenu à notre Compagnie. Il y avait deux péchés dans chacun de ces livres de M. Boissier.

Je ferai remarquer cependant que la Latinité peut s'en prendre à elle-même si M. Boissier a lié commerce avec M^{me} de Sévigné. M^{me} de Sévigné savait le latin, ce qui n'était pas pour déplaire à M. Boissier. Elle le savait très bien sans montrer jamais qu'elle le sût. Elle l'avait appris comme elle dit qu'elle avait appris la philosophie de Descartes, à savoir comme l'homme, non pour y jouer, mais pour regarder ceux qui y jouent. Enfin elle savait le latin. De plus, vous l'avez remarqué, dès *Cicéron et ses amis*, M. Boissier avait songé à M^{me} de Sévigné. Il avait dit, non sans raison : « C'est encore aux lettres de M^{me} de Sévigné que ressemblent le plus les lettres de Cicéron. » Il y avait là une déclaration et il y avait là une promesse qu'il faisait au moins à lui-même. Dès *Cicéron et ses amis* M. Boissier s'était engagé à prouver que M^{me} de Sévigné avait autant d'esprit que Cicéron. Il l'a prouvé; il a même prouvé que peut-être elle en avait davantage.

Et pour ce qui est de Saint-Simon, si Cicéron a conduit M. Boissier à M^{me} de Sévigné, n'est-il point très probable que c'est Saint-Simon qui a conduit M. Boissier à ce *Tacite* dont vous parliez si bien tout à l'heure? Assuré-

ment, à moins que ce ne soit Tacite qui ait conduit M. Boissier à Saint-Simon, et il y a tant d'affinités entre ces deux terribles peintres qu'il est difficile qu'on ait pratiqué l'un sans avoir le désir passionné de fréquenter l'autre.

Ainsi M. Boissier était mené des anciens à ceux des modernes qui ont l'honneur de leur ressembler et peut-être ramené des modernes à ceux des anciens qui leur ressemblent. *O pulchras vices*, disait Pline; car c'est en latin qu'il convient, au moins en passant, de louer M. Boissier; et c'est en latin aussi que l'on remet les péchés.

Ceux-ci, du reste, ont été absous par le succès. M. Boissier n'y croyait pas. « Comment, me disait-il en riant, comment voulez-vous que le public s'intéresse à l'histoire d'une femme qui n'a pas eu d'amant? — Il est vrai, répondais-je, elle a manqué à ses devoirs envers la postérité. » La postérité n'a pas tenu rigueur à M^{me} de Sévigné racontée par M. Boissier. Elle ne déteste pas les honnêtes femmes qui ont de l'esprit, surtout lorsqu'elles lui sont présentées par un honnête homme très spirituel. Le succès de M^{me} de Sévigné et de M. Boissier fut le plus beau des succès et celui que je souhaite à mes meilleurs amis : le succès d'admiration s'appuyant sur le succès d'estime.

M. Boissier devint Secrétaire perpétuel de l'Académie, après la mort d'un homme qui était si aimable et si vigilant pour le bien de la Compagnie et si ingénieux à le procurer et qui la représentait si spirituellement qu'on pouvait craindre que qui que ce fût qui lui succédât ne réussît surtout à le faire regretter. Il n'en fut rien. M. Boissier fut le parfait Secrétaire perpétuel. La charge,

comme vous le savez, n'est pas légère. Outre l'absolue assiduité dont il faut donner l'exemple, lequel, comme tous les bons exemples, est plus admiré que suivi, il y faut un très grand labeur; car le Dictionnaire est un rocher de Sisyphe qui retombe surtout sur l'épaule du Secrétaire perpétuel et qui est encore plus perpétuel que lui; et les livres à examiner sont si nombreux, si nombreux de plus en plus, d'année en année grossissant leur légion envahissante, qu'un peu de découragement serait, sinon permis, du moins excusable. M. Boissier, malgré tant de travaux divers, École normale, Collège de France, Conseil supérieur de l'Instruction publique, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, donnait l'impression, comme Secrétaire perpétuel de l'Académie française, qu'il n'était que cela et qu'il consacrait à cet office sa vie tout entière; tant, comme vous l'avez dit, sa méthode, relativement à l'emploi du temps, était excellente. Vauvenargues disait : « On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. » M. Boissier allait évidemment plus loin et jusqu'à croire, non sans raison, que quand on ne connaît pas le prix du temps on n'est né pour rien du tout. Si le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui, il n'épargne pas non plus qui le méprise et il perd tous ceux qui le perdent.

M. Boissier était convaincu de ces vérités et il distribuait le temps de telle sorte que chacune de ses occupations en avait sa part et que chacune semblait l'avoir tout entier. Non content de travailler au Dictionnaire comme membre de la Commission du Dictionnaire, il avait tenu à être secrétaire de cette commission, pour en préparer

tout le travail et c'est à quoi il ne s'épargnait pas, vérifiant chaque article avec une sagacité minutieuse, surveillant les définitions qui sont, comme vous savez, toutes creusées de précipices et toutes hérissées de chausse-trapes; faisant la guerre au suranné qui a dans les dictionnaires comme ses invalides, mais à qui il faut, quoique parfois avec regret, signifier qu'il est mort et qu'il est seul à ne pas s'en apercevoir; chargeant le néologisme, ce favori d'un jour qui « est comme les vaudevilles, qu'on ne chante qu'un certain temps » et qu'il ne faut pas encourager, pour ne pas encourager du même coup certains hommes qui lui ressemblent, — que d'hommes qui ne sont que des néologismes ! — enfin mettant tous ses efforts à faire du « Dictionnaire de l'usage » le véritable portrait de la langue vivante et saine, n'ayant rien ni de décrépité, ni de puéril.

Comme lecteur d'ouvrages soumis à notre examen, il faut lâcher le mot, quoiqu'il paraisse hyperbolique, il était prodigieux. Il avait toujours tout lu. Nous le redoutions ! Nous savions, chacun, que le livre qui avait été mis dans notre lot, il l'avait toujours lu de plus près que nous et qu'il ne fallait pas se tromper, ni par indulgence ni par sévérité, et qu'il allait nous renvoyer, sa fiche en main, à la page qui valait que le livre fût distingué ou à celle qui rendait difficile qu'on eût pour lui une considération sans réserve. On a dit de Chantilly qu'il était l'écueil des mauvais ouvrages; M. Boissier était digne d'être copropriétaire de Chantilly. Il eût mérité même d'en être le propriétaire unique. Et ajoutons que si les mauvais ouvrages échouaient sur lui, les bons trouvaient en lui un

port aussi armé pour les défendre qu'ouvert à les accueillir. M. Boissier fut le secrétaire perpétuel idéal. Il était de cette grande lignée des Duclos, des d'Alembert, des Marmontel, qui fait tant d'honneur à notre Compagnie, lignée, du reste, qui, par une évidente faveur des Muses, ne me paraît pas, et tant s'en faut, près de s'éteindre.

Et, comme c'est notre rôle à tous, mais particulièrement à notre symbole de perpétuité, il surveillait les générations montantes, le bateau qui nous suivait, si vous me permettez cette néologie, et il était très attentif à toutes les promesses de talent, à tous ceux qui se montraient en passe de faire ce qui nous est le plus désagréable, c'est-à-dire de nous remplacer. C'est ainsi qu'il nous disait par exemple, et il nous l'a dit très souvent : « Doumic est tout à fait désigné. A mesure qu'il avance, il l'est davantage, ce qui n'arrive pas à tout le monde. Il est sorti le premier de l'École normale, ce qui n'est pas si commun qu'il le dit; il a débuté très jeune dans les lettres et pourtant il est un littérateur très distingué; il a un sens critique infiniment affiné et extrêmement sûr. Brunetière l'aime de tout son cœur et se repose sur lui, si tant est que Brunetière se repose. La *Revue des Deux Mondes* a en lui un de ses plus fermes soutiens et le *Journal des Débats*, refuge de l'ironie française, le compte au premier rang de ses humoristes. Il parle la plus pure des langues, la plus châtiée, la plus brève et preste d'allure, la plus nette et précise de toutes. Vous savez qu'Edmond About a eu le temps de le remarquer; et Edmond About s'y connaissait; c'est lui qui, quand Thureau-Dangin daignait être journaliste, disait à Faguet que Thureau-Dangin

était un journaliste de premier ordre. Sarcey, qui déteste l'ironie, ne peut pas souffrir Doumic; mais il dit : « Quel dommage! Un si beau talent! Quel dommage! » Parmi tant de héros je n'ose me nommer; mais j'en raffole. Je vous dis que c'est Weiss qui redevient jeune. Il a une manière de partir d'un petit fait et d'arriver à des considérations générales qui donnent au petit fait toute son importance, ou toute la leur, par quoi l'on fait le tour du monde en faisant le tour de sa chambre. C'est du Pline le jeune. Il a une critique qui ne se pique pas d'être objective et qui pose nettement le lecteur, à savoir lui-même, en face de l'auteur et qui ne craint pas de féliciter l'auteur d'être dans les mêmes sentiments que le lecteur ou de le blâmer d'inspirer au lecteur une certaine répulsion. D'autres diront que c'est étroit; je dis que c'est direct, ce qui, je crois, est la même chose mieux comprise. J'ajouterai que ce n'est pas prudent, ce qui me charme. La circonspection ne doit pas être la principale qualité du critique; je ne lui accorderai, si elle tient à figurer, que d'être la dernière. Et puis, vous ne l'ignorez pas, il parle très bien. Avec sa voix faible, qui porte parfaitement, parce qu'il articule, avec sa parole lente, qui encadre la période, cerne le membre de phrase et circonscrit l'incise, il mord presque autant sur le public que Brunetière avec les charges torrentielles de sa fougue disciplinée. C'est un orateur. Il fera un très beau discours de récipiendaire et le dira très bien. Il ne faut, un de ces jours, que lui donner l'occasion de le faire. »

C'est ainsi que M. Boissier entendait son rôle de Secrétaire perpétuel.

Mais je m'aperçois, Monsieur, que je m'attarde, ce qui n'est que trop naturel, à parler de M. Boissier et que je n'ai pas encore dit un mot de vous. Je vous fais mes excuses, locution que l'on emploie, à ce que j'ai cru remarquer, quand on n'en a pas. Et en effet, je n'en ai point. On est dispensé de parler de ceux qui parlent d'eux ; mais de vous, Monsieur, on est bien forcé de parler si l'on veut que quelqu'un en parle. C'est vous qui m'avez appris la différence entre la littérature personnelle et la littérature confidentielle. Rien n'est plus personnel que ce que vous écrivez et vous n'avez jamais rien emprunté à personne ; mais rien n'est moins confidentiel et nul ne peut, d'après vos écritures, conjecturer ce que vous êtes, si ce n'est comme être pensant. Je dois donc, pour vous suppléer, ce qui est si inutile avec d'autres, dire ce que je sais de vous.

Vous êtes Parisien, ce qui en France est une originalité, et ce qui ôtera à votre panégyriste la ressource du développement ethnographique sur votre petite patrie. Vous avez commencé, comme si vous aviez lu l'*Émile*, par ne faire absolument rien jusqu'à l'âge de dix ans bien accomplis, de quoi vous ne sauriez croire de quelle ferveur et de quelle conviction je vous félicite. Madame votre mère, qui était professeur au Conservatoire et qui donnait des leçons de musique pour vous faire vivre, s'alarmait un peu. Elle ne connaissait peut-être pas Rousseau, ou n'avait pas été persuadée par lui. Elle vous surprit un jour, c'était en 1870, que vous étiez en train de mettre avec tranquillité, en face d'un texte latin, quelque chose qui n'avait absolument aucun sens. Elle vous dit doucement que cela ne signifiait rien. Vous lui fîtes entendre qu'il n'y

avait aucune raison pour qu'un texte latin signifiât quelque chose; et personne au monde n'était à ce moment plus sincère ni plus candide que vous. Elle ne se rendit point; elle vous assura qu'il y avait dans ces mots, singuliers à vrai dire, quelque chose qui avait été pensé et qui devait être une idée humaine. Elle reprit tout votre travail, si j'ose m'exprimer ainsi, avec l'aide de tout ce qu'il faut pour faire une version latine. Elle tira de votre texte quelque chose qui, au moins, disait quelque chose. Il y avait peut-être des contresens; mais il y avait un sens et cela se suivait. Ce résultat vous parut extrêmement curieux et inattendu; et surtout le geste de votre mère vous émut profondément. Vous continuâtes à faire comme elle avait fait et à vouloir que des lignes latines produisissent des lignes françaises qui fussent intelligibles. Vous goûtâtes peu à peu ces douceurs de la version latine que, quelques années après, une autre dame, respectueusement chérie de nous tous, M^{me} Arvède Barine, a chantées avec émotion et avec une admirable intelligence. Vous étiez embarqué : madame votre mère vous avait enfanté aux Lettres.

Elle n'eut pas lieu de s'en repentir. Vous eûtes tous les succès scolaires qu'elle pouvait désirer et vous entrâtes à dix-neuf ans à l'École normale, dans cette promotion de 1879 dont la Sorbonne et le Collège de France ont quatre ou cinq raisons de se souvenir. Vous aviez déjà engagé votre vie, comme quelqu'un qui est sûr de ne pas se tromper; et vous étiez fiancé à une jeune fille dont le père, artiste distingué, vous aimait tendrement, et dont les frères, alors enfants, devaient, du crayon ou de la plume, divertir honnêtement et spirituellement la génération d'à

présent. Au sortir de l'École, un peu avant même, je crois, vous épousâtes celle que vous aviez choisie, si artiste elle-même, si intellectuelle, si bon juge des choses de l'art et des choses de l'esprit, si avertie par son sens intime et si bien munie par sa culture; et depuis, jusqu'à la catastrophe récente qui a été un accablement pour vous et qui a été une douleur pour nous tous, il n'y a pas eu une ligne écrite par vous qui ne lui ait été soumise, un plan de travail tracé par vous qui n'ait passé sous ses yeux, une idée conçue par votre esprit qui n'ait été contrôlé par le sien, une conférence de vous qui, avant la première représentation, n'ait été dite devant elle en répétition particulière.

Vous fûtes profondément heureux. Vous aviez voulu trouver le bonheur dans le mariage et pour plus de sûreté vous l'y aviez apporté; et pour plus de sûreté encore une autre l'y avait apporté aussi. Et maintenant que vous dites le mot sublime de Louis Veillot : « Seigneur, ôtez-moi mon désespoir et laissez-moi ma douleur », vous devez, — ne me dites pas non, — mesurant la plénitude d'hier au vide d'aujourd'hui, remercier encore pour tant de joies saines et pures et pour l'épreuve même qui, s'exerçant sur un homme tel que vous, nous le rendra plus obstiné encore à la tâche et plus attaché encore à toutes les belles causes qu'elle aimait.

Ce sont en effet de très nobles causes que vous servez, celle du bon goût et celle du bien. Aussi éloigné que possible de tout mobile intéressé, et aussi de toute coterie, de tout cénacle, de toutes les méthodes que les hommes ont prises pour ne pas voir clair et pour ne pas voir loin, vous jugez par vous-même, aidé uniquement de cette

grande lecture qui permet de comparer, non pour rabaisser, mais pour voir exactement à quel degré de l'échelle se place d'elle-même une production littéraire. Vous n'aimez pas, et comme vous avez raison, sortir de vous-même pour imaginer comment vous apprécieriez si vous n'étiez pas vous et de quel goût vous pourriez bien être si vous n'étiez pas du vôtre. Lucien, — vous vous rappelez — parle quelque part de certaine contrée où les habitants avaient le contestable avantage de détacher les yeux de leur tête et d'emprunter ceux de leurs voisins quand ils avaient égaré les leurs ou quand il leur plaisait de ne point s'en servir. Cette contrée est bien connue; c'est le pays des dilettantes. Vous n'êtes point dilettante, du moins de cette façon-là. Vous n'empruntez les yeux de personne pour varier le point de vue et vous ne cherchez pas à voir de la façon dont vous verriez si vous aviez été métamorphosé en un autre. Vous n'avez jamais souhaité être « ce Monsieur qui passe. » Vous pensez que l'effet en serait le plus souvent assez mauvais et que le désir même en est dangereux, et que si l'inquiétude de changer de place est un symptôme alarmant — *mutatio locorum multos fefellit*, dit l'*Imitation* — il en faut dire autant et plus de l'inquiétude de changer de personnage.

Et enfin, Monsieur, en servant les bonnes lettres, vous n'oubliez jamais de servir en même temps le bien. Vous êtes convaincu que, de toute œuvre littéraire, doit sortir, sans qu'elle l'ait cherchée et simplement parce qu'elle a été vraie, une forte et virile leçon morale, amère quelquefois, dure quelquefois, cruelle quelquefois, mais toujours saine, toujours utile. Tout bien considéré, vous avez

tellement raison, que tout grand écrivain, à la vérité lu comme il faut le lire pour y trouver la leçon qu'on y cherche, confirme absolument votre théorie. En tout cas, elle n'est pas, chez vous, un parti pris, ni une méthode; elle est une conviction; elle tient à votre manière même d'être et de sentir. Si M. Brunetière vous a adopté tout de suite, s'il vous a encouragé à porter auprès de lui l'armure et le ceste, s'il ne regrettait rien, — il me l'a dit, — sinon que vous ne descendissiez qu'une fois par mois dans l'arène; si vous étiez de ceux qu'il désignait à nos suffrages et qu'il eût désiré qui prissent séance ici à côté de lui, c'est, indépendamment de votre talent, à cause de cette conviction, dont il était sûr, que, l'eussiez-vous tenté, vous étiez incapable de vous départir.

Ainsi se sont faits ces livres, profonds et clairs, qui vous honorent, qui honorent notre pays, et qui, à partir de ce moment, vont honorer notre Compagnie; ces livres qui, je le sais, vous aussi, et la seule différence est que c'est moi seul qui le dis, vont jusqu'au fond de la Russie, de la Roumanie, de l'Asie Mineure, de l'Égypte, aider à apprendre la littérature française tous ceux, petits ou grands, qui se soucient d'avoir un interprète limpide de la plus limpide des littératures modernes.

Vous ferai-je quelques reproches, pour donner leur pleine authenticité à mes éloges? Vous le voulez, puisque vous remerciez M. Boissier de l'avoir fait. Avec beaucoup moins d'autorité que lui, et même si peu que je ne puis pas être sûr de votre reconnaissance, je vous dirai peut-être que vous avez trois muses : l'Intelligence, la Sévérité et l'Indulgence, et que la première ne vous abandonne

jamais, et que la seconde vous quitte rarement, et que la troisième est soupçonnée d'intervenir auprès de vous pendant les distractions de la seconde; qu'il m'est arrivé quelquefois, notamment quand vous rudoyiez mon tendre et tumultueux ami Catulle Mendès, de murmurer un peu contre votre intransigeance; et, contemplant une exécution en cinquante lignes de la *Vierge d'Avila*, partagé entre l'estime pour la beauté artistique de l'opération et la sympathie pour la victime, de m'écrier : « *Vir bonus, strangulandi peritus!* »

Est-il vrai ce qu'a dit Sainte-Beuve : « Le lecteur aime assez à se trouver plus sévère que le critique »? Je serais assez porté à le croire. Le lecteur ne vous en veut jamais de ce que vous lui révélez une beauté qu'il n'avait pas aperçue; il n'admet pas, non plus, il est vrai, que vous n'ayez point aperçu un défaut dont il s'avise; mais il lui suffit que vous l'indiquiez comme chose qu'il est bien évident qu'il a trouvée lui-même. Il goûte la « critique des beautés », parce qu'avant tout il cherche dans une œuvre d'art une jouissance, et n'est point fâché que, par votre façon de mettre en lumière les beautés d'une œuvre, vous y en ajoutiez quelques-unes; pour les laideurs, il se contente que vous les signaliez, n'aimant pas que vous vous défiiez de son esprit de malice jusqu'à vous croire obligé de lui montrer avec quelle plénitude elles sont désobligeantes, et dans quelle perfection elles sont ridicules. Une bonne critique serait peut-être celle où, pour ce qui serait des bonnes choses, on collaborerait avec l'auteur en les sertissant, en les encadrant, en les développant avec adresse; et où, pour ce qui serait des

défaillances, on se bornerait à citer. Vous savez que, le plus souvent, ce serait suffisant, même jusqu'à être cruel.

Voilà pourquoi je vous trouve quelquefois, je ne dis pas cruel vous-même, mais enfin l'homme qui n'épargne pas assez *patruæ verbera linguæ*.

Mais, pourriez-vous me répondre, la critique contemporaine est devenue si indulgente, si prompte à l'éloge et si lente à en sortir, si désarmée par ses propres mains, si proche d'être démissionnaire; nous avons si bien assisté à la faillite de la critique, entre beaucoup d'autres; notre siècle, comme disait déjà Montesquieu, a tellement vu la décadence de l'admiration, que le besoin apparaît plutôt d'un Boileau, d'un Valincour ou d'un Gustave Planche que d'un approbateur de plus et d'un applaudisseur surnuméraire. Si vous me répondiez cela, Monsieur, il y aurait quelque chose de vrai dans vos paroles, comme dans tout ce que vous dites, et je serais certainement réduit, sinon au silence, du moins à un certain embarras dans ma réplique; et c'est pourquoi je ne vous répliquerai point, me bornant au « Hélas! » d'Antiochus. C'est le dernier mot de *Bérénice*; c'est le dernier mot de beaucoup de discussions parmi les hommes.

Tout compte fait, soyez donc le très bienvenu, « le très bien voulu », comme disait Rousseau, dans une excellente vieille langue. Entrez en cette maison où vous étiez désiré, où vous étiez appelé et où vous ne vous sentirez point dépaysé, puisque vous y habitez déjà, depuis très longtemps, par vos ouvrages. Vous verrez que c'est une très bonne maison, non seulement les jours où elle reçoit, ce qui n'a pas besoin d'être prouvé, mais dans

tout le train habituel de son domestique. Vous y verrez des orateurs qui se connaissent en éloquence jusqu'à en savoir sortir et qui savent si bien toutes les manières de parler qu'ils causent sans difficulté. Vous y verrez des savants qui savent écrire et qui font dire aux écrivains : « Quel est donc cet homme-là, qui écrit en blanc sur la table noire et qui fait mieux que nous quand il écrit en noir sur le papier blanc ? » Vous y verrez des hommes qui ont été ministres dans leur première jeunesse, par amusement, et qui se sont livrés depuis à des occupations plus considérables, et qui ont acquis ou conservé une sagesse souriante et une philosophie judicieusement optimiste, comme Zadig. Vous y verrez des hommes de lettres qui sont la parure de la France aux yeux de l'étranger, aux yeux du monde entier et qui semblent ne pas marchander à considérer les critiques comme des hommes de lettres. C'est une bonne maison. On y pousse la confraternité jusqu'à la fraternité, ce qui est peut-être réaliser l'identité des contradictoires. C'est une maison très philosophique.

Entrez-y avec bonne humeur, avec joie, avec votre caractère liant, sûr et aimable, quoique assombri par le deuil ; avec le même plaisir, s'il est possible, que si vous y étiez reçu par celui à qui vous avez le grand honneur de succéder. Nullement brisé par l'âge, alerte et allègre, infatigué et infatigable, compté par tous ceux qui le connaissent comme devant « voir les années » de M. Legouvé, il a été rompu, nous en fûmes témoins, par la disparition de la compagne de sa vie. Vous, Monsieur, qui êtes beaucoup plus jeune, ce qui ne laisse pas de compter pour

quelque chose ; vous qui êtes entouré d'une famille si gracieuse ; fils donnant, réalisant déjà, les plus brillants espoirs ; fille qui rappelle sa mère ; vous jeune grand-père, qui voyez croître en âge, en agrément, déjà en sagesse, de tout aimables petites-filles ; nous vous conserverons longtemps ; nos successeurs vous conserveront bien longtemps. Mais il y a cependant entre M. Boissier et vous des affinités d'infortune comme de talent. Nous vous associons aujourd'hui dans la connexion de la sympathie et dans la communion de la douleur.
